

VII

SYMPATHIE

« Soyez dans la joie avec ceux qui sont dans la joie, et pleurez avec ceux qui pleurent. »

Rom. XII, 15.

Soyez dans la joie avec ceux qui sont dans la joie et pleurez avec ceux qui pleurent. Ce sont les deux faces de la sympathie, qui consiste à sortir de soi-même pour vivre en autrui, à s'associer intimement aux impressions et aux émotions, par conséquent aux joies aussi bien qu'aux souffrances d'une autre âme. Ces deux aspects de la sympathie peuvent très bien s'allier et même s'échanger. C'est ce qu'exprime d'une façon touchante un beau sonnet que je cite bien volontiers dans cette chaire, parce que l'inspiration en est chrétienne et parce qu'il me paraît propre à éveiller en nous les sentiments que j'ai à cœur de cultiver aujourd'hui :

« Deux cortèges se sont rencontrés à l'église.
L'un est morne, il conduit la bière d'un enfant ;
Une femme le suit, presque folle, étouffant
Dans sa poitrine en feu le sanglot qui la brise.

» L'autre, c'est un baptême. Au bras qui le défend
Un nourrisson gazouille une note indécise.
Sa mère, lui tendant le doux sein qu'il épuise,
L'embrasse tout entier d'un regard triomphant,

» On baptise, on absout, et le temple se vide.
Les deux femmes alors, se croisant sous l'abside,
Echangent un regard aussitôt détourné ;

» Et — merveilleux retour qu'inspire la prière ! —
La jeune mère pleure en regardant la bière,
La femme qui pleurait sourit au nouveau-né. »

Oui, sourions aux enfants qui, grâce à Dieu, sont en général plus ou moins étrangers à nos chagrins. Laissons-nous éclairer et réchauffer par les rayons de soleil qui percent parfois les nuages sombres. Toutefois, il faut l'avouer, en temps de guerre nous avons bien moins souvent l'occasion de nous réjouir avec ceux qui sont dans la joie que de pleurer avec ceux qui pleurent. C'est donc sur ce dernier précepte que j'appellerai désormais toute votre attention. Comme à l'ongle on connaît le lion, ainsi dans cette parole si simple et si humaine se manifestent pourtant l'esprit et le caractère de l'Évangile. Il fait appel à cet instinct de sympathie qui est un des meilleurs éléments de la nature humaine ; il le sanctionne, il le convertit en un devoir ; mais en même temps il l'élève, il l'élargit ; surtout il lui communique une puissance divine.

I

Les manifestations extérieures de la sympathie n'ont de prix, et même ne sont légitimes, qu'autant qu'elles sont vraies, c'est-à-dire qu'elles expriment les sentiments du cœur. Autrement elles ne sont qu'un vain verbiage et peuvent même dégénérer en une odieuse comédie.

Une de ces manifestations est la parole. S'il y a des condoléances qui sonnent creux, les paroles qui sont le témoignage d'une sympathie aimante, intelligente et profonde sont bienfaisantes à un haut degré. L'Écriture sainte en est pleine. Il y a des portions étendues de la Bible où la sympathie déborde : par exemple la seconde partie des prophéties d'Ésaïe, les lamentations de Jérémie, les derniers entretiens de Jésus avec ses disciples contenus dans les chapitres XIV et suivants de l'évangile selon saint Jean. Mais combien de ces paroles tendres et fortifiantes ne trouve-t-on pas dans tout le livre de Dieu, dans les psaumes, les écrits prophétiques, les évangiles et les épîtres ! Il en est aussi de bien belles dans les livres humains, anciens ou modernes ; il en est que l'Esprit de Dieu met chaque jour, selon les occasions, dans le cœur et sur les lèvres de ses serviteurs ou de ses servantes. Si Dieu vous a départi à quelque

degré ce don divin de la sympathie, faites-le servir à sa gloire et au bien des affligés vers qui il vous envoie.

Plus efficace encore est la sympathie, quand elle peut se traduire non seulement par des paroles, mais par des actes. Jésus-Christ ne se bornait pas à avoir compassion des malades, il les guérissait ; il ne s'apitoyait pas seulement sur la multitude affamée, il la nourrissait et la rassasiait ; il ne pleurait pas seulement avec les sœurs de Lazare et la veuve de Naïn, il rendait à celles-là leur frère bien-aimé, à celle-ci son fils unique. Heureux celui qui pouvait ainsi manifester sa charité, heureux ceux qui en étaient les objets ! Mais, si nous n'avons pas le don des miracles, il n'en résulte pas que nous soyons privés de tout pouvoir d'aider et de soulager ceux qui souffrent. Il est des occasions de faire le bien que la guerre elle-même fait naître : donner des soins aux blessés, recueillir ceux que l'invasion a chassés de leurs foyers et leur faire trouver, s'il est possible, des moyens d'existence ; seconder les efforts des familles inquiètes et avides de nouvelles. Heureux encore sont ceux qui se consacrent à de telles œuvres avec une persévérance et une bonne volonté que rien ne lasse ! En vérité, Dieu tire le bien du mal, puisqu'il se sert de la guerre, qui est l'explosion la plus détestable de la haine, pour susciter et multiplier la charité.

Toutefois, ces deux manifestations de la sympathie, la parole et l'action, ne sont pas à la portée de tous. Tous ne possèdent pas le secret d'exhorter et de consoler ; tous n'ont pas les moyens, les capacités, le temps, les ressources nécessaires pour s'occuper utilement des blessés, des malades, des prisonniers, des expatriés. Mais voici qui est simple et facile, voici ce que chacun peut faire : pleurer avec ceux qui pleurent. Vous n'avez pas d'éloquence, pas de connaissance, pas de pouvoir, pas d'argent, soit ; vous avez des larmes. Donnez-les. Une faible femme peut pleurer. Un enfant peut pleurer ; un indigent peut pleurer. Au jugement de l'apôtre, c'est quelque chose, et même c'est beaucoup.

Un avantage des larmes, c'est qu'elles sont visiblement sincères. Ce n'est pas toujours le cas des paroles, même de celles qui paraissent les plus éloquentes et les plus édifiantes. Dans les actes mêmes de charité, il peut y avoir une part d'imitation, d'entraînement ou de recherche de l'approbation des hommes. Mais, en général, on ne se fait pas pleurer. Les larmes viennent du cœur, c'est pourquoi elles trouvent le chemin du cœur. Tel affligé, que des paroles religieuses bien intentionnées, mais maladroitement, avaient irrité peut-être, et que des actes même de bienveillance et de libéralité avaient laissé froid, sera touché malgré lui en voyant couler une larme. Cette larme l'obli-

gera à croire à l'amour de l'homme, ce qui est une préparation et un acheminement pour croire à l'amour de Dieu. Ainsi l'humble femme ou l'enfant qui n'aura pas parlé parce qu'il ne sait pas parler, qui n'aura pas donné parce qu'il n'a rien à donner, mais qui aura témoigné en pleurant qu'il porte vraiment le fardeau de l'affligé, se trouvera être celui qui lui aura fait le plus de bien.

Il faut avouer cependant qu'une sympathie qui ne saurait que pleurer, et qui refuserait d'aller plus loin, serait à bon droit suspecte. J'ai supposé qu'elle était sincère ; s'il en est vraiment ainsi, elle fera tout ce qu'elle peut pour diminuer cette peine dont elle est si vivement émue : « Je n'ai ni argent ni or, » disait Simon-Pierre à l'impotent qui mendiait à la porte du temple ; « mais ce que j'ai, je te le donne » ; et par l'invocation du nom de Jésus, il rendit instantanément à l'indigent infirme la santé et l'usage de ses membres. Nous qui n'avons pas le pouvoir surnaturel de l'apôtre, nous avons peut-être un peu de cet argent ou de cet or qui lui manquaient ; usons-en librement, généreusement, pour le soulagement de ceux qui souffrent. « Si quelqu'un, voyant son frère dans le besoin, lui ferme ses entrailles, comment l'amour du Père demeure-t-il en lui ? » (1) Si nous avons du temps, de l'intelli-

(1) I Jean III, 17.

gence, de l'influence, des moyens, quels qu'ils soient, d'aider et de soulager ceux qui pleurent, n'hésitons pas à les mettre à leur service ; autrement les larmes que nous versons sur leurs maux seraient vaines et finiraient par perdre leur vertu de consolation.

Si nous avons un peu de foi et d'expérience chrétienne, oh ! alors, Dieu nous a confié un trésor qu'on peut comparer à celui que possédait Simon-Pierre, car il est, lui aussi, d'origine et d'essence surnaturelles. Donnons ce que nous avons ; parlons avec simplicité et avec amour de l'Ami et du Consolateur céleste à celui qui peut-être ne le connaît pas encore. Profitons pour cela de l'heure de l'affliction, sacrée et propice entre toutes ; Dieu pourra se servir de nous pour accorder à l'ami avec qui nous pleurons un bienfait qui égale ou surpasse la guérison du corps, car il n'est rien moins que la guérison de l'âme. Si toutefois l'affligé refuse de nous entendre, si nous nous apercevons que notre exhortation irait contre son but et que notre insistance serait indiscrette, il nous reste une ressource : c'est de prier pour lui. Oh ! que Dieu soit béni pour ce ministère de l'intercession, qui est souvent le seul que nous puissions exercer, ministère auquel Dieu même nous convie, et que nul ne peut nous interdire ! Si quiconque a un peu de cœur peut pleurer, quiconque a un peu de foi peut prier. Les larmes et la

prière vont si bien ensemble ! La prière trempée de larmes est la plus puissante, les larmes accompagnées de prière sont les plus saintes et les plus douces. Vous donc qui pleurez avec ceux qui pleurent, priez aussi pour eux. Faites pour eux ce que firent les amis du paralytique qui, malgré tous les obstacles, le transportèrent, inerte et impuissant comme il l'était, jusqu'aux pieds du Sauveur. Priez avec la foi qui transporte les montagnes, avec la persévérance qui ne consent pas à se retirer sans avoir obtenu l'exaucement, avec l'amour qui s'approprie et qui porte la souffrance d'autrui. Exerçons en particulier ce ministère béni de Dieu en faveur de nos chers soldats. Quand nous pensons au cruel devoir qu'ils accomplissent et aux dangers de tout genre qui les assaillent, comment pourrions-nous faire autrement que de prier constamment pour eux ? En vérité il n'est que juste que nous prenions la peine de prier pour eux, alors qu'ils prennent celle de mourir pour nous.

II

J'ai dit que la sympathie qui pleure avec ceux qui pleurent est universelle, en ce sens que quiconque a du cœur en est capable. Elle est universelle aussi par son objet, universelle en ce sens

qu'elle s'étend à tous ceux qui souffrent et à tous les genres de souffrance. En cela comme en tout, Jésus-Christ nous a donné un parfait exemple. Il n'a ni repoussé ni dédaigné aucun de ceux qui l'invoquaient, que ce fût un pharisien, un péager ou un païen. Il a pleuré sur les malheurs futurs de Jérusalem, au moment où cette cité ingrate le crucifiait ; il a intercédé pour ses bourreaux. Il nous est naturel et facile de partager les maux et les peines de nos soldats, de nos blessés, de nos prisonniers, de nos familles en deuil ; mais nous ne serions pas vraiment disciples de Jésus-Christ, si les malheurs de nos ennemis nous laissaient indifférents, ou si même ils provoquaient en nous une cruelle joie. Songez qu'en Allemagne aussi il y a des mères désolées, il y a des cœurs déchirés, et que la plupart de ces pauvres gens n'ont pas plus voulu la guerre que nous ne l'avons voulue nous-mêmes. Si vous avez l'occasion de témoigner de la sympathie à tel ou tel d'entre eux, saisissez-la avec empressement, et quoi qu'il en soit, priez pour eux.

Jésus-Christ aussi a été ému de pitié pour tous les genres de souffrance, et en a triomphé par son pouvoir divin. Il n'a pas jugé qu'il ne fût que le Sauveur des âmes et qu'il n'eût point à se soucier des maux du corps. Au lépreux qui lui disait : « Seigneur, si tu le veux, tu peux me rendre net », à l'aveugle qui s'écriait : « Fils de David, aie pitié

de moi ! » il n'a pas répondu : c'est le salut de vos âmes que vous devez chercher et implorer. Cependant il s'est plus d'une fois efforcé de faire naître, chez ceux qui ne demandaient qu'une guérison corporelle, le désir d'une autre guérison. C'est ainsi qu'il a dit au paralytique : « Prends courage, mon enfant, tes péchés te sont pardonnés », avant de le lui dire : « Lève-toi et marche. » En cela encore imitons notre Sauveur ; unissons-nous de tout notre cœur et de toutes nos forces au mouvement à la fois philanthropique et patriotique qui tend à cicatrizer les nombreuses plaies que la guerre a faites, — qu'elle fait encore tous les jours, hélas ! — et à les adoucir. Qu'en toute œuvre de compassion et de bienfaisance les chrétiens ne se laissent dépasser par personne. Mais que leur charité descende plus profondément que toute autre dans la misère humaine ; qu'elle en découvre et qu'elle en vise le principe, qui est le péché. Nous sommes prêts à pleurer avec tous ceux qui pleurent, quels qu'ils soient, avec les pauvres, les malades et les blessés, avec les veuves et les orphelins ; mais qu'il nous tarde de trouver des cœurs brisés par la repentance, des pécheurs altérés de pardon, de justice, de vie éternelle ! Le jour où ces saintes douleurs se multiplieront, où ces larmes bénies couleront en abondance, le réveil religieux aura vraiment commencé et la terrible épreuve qui nous accable portera les fruits que nous attendons, et que Dieu attend aussi.

III

J'ai dit encore que toute sympathie sincère, alors même qu'elle n'a que des larmes à donner, est un bienfait réel pour celui qui en est l'objet. Il faut ajouter qu'elle est une bénédiction pour celui qui l'éprouve et la témoigne. Heureux de ce monde, — s'il y a encore des heureux! — ne vous mettez pas en garde et en défiance contre la compassion, comme si elle menaçait de vous prendre votre bonheur. Elle seule au contraire peut le sanctifier, j'allais dire l'excuser. Nous éprouvons en effet une sorte de gêne et de confusion à nous voir si longtemps épargnés et même, à certains égards, comblés de biens, tandis que d'autres sont accablés de maux. D'autre part, il est naturel — je ne dis pas louable, mais naturel, — que la prospérité croissante de quelques-uns éveille chez les déshérités du sort une secrète malveillance. Notre sympathie pour les maux d'autrui, si elle est entière, pratique, dévouée, nous absout de ces reproches et désarme la jalousie. Ceux qui savent pleurer avec ceux qui pleurent se font pardonner leur bonheur.

Quant à vous qui avez au contraire votre large part d'affliction et de douleur personnelle, allèguez-vous que c'est bien assez, et qu'on ne peut

raisonnablement vous demander de vous charger par surcroît des peines d'autrui ? — Ce serait bien mal comprendre, non seulement vos devoirs, mais les vrais intérêts de votre âme. Pleurer avec ceux qui pleurent, ce sera rendre votre propre fardeau non pas plus lourd, mais plus léger. En entrant dans la souffrance d'autrui, vous sortirez de vous-mêmes, de vos préoccupations personnelles et de vos regrets amers, ce qui est déjà un immense bienfait. Vous constaterez en outre que vous n'êtes pas les seuls malheureux, ni les plus malheureux, ce qui contribuera à vous sauver de l'impatience et du murmure. Vous aviez pensé peut-être que dans vos circonstances et dans votre délaissement actuel, vous n'êtes plus bons à rien, et qu'il ne vaut plus la peine de vivre. En constatant que votre sympathie est accueillie avec reconnaissance par d'autres affligés et leur fait du bien, vous entrerez dans des pensées meilleures ; vous comprendrez que votre affliction elle-même a du moins ce bon côté qu'elle vous rend plus dignes et plus capables de consoler des cœurs aussi désolés ou plus désolés encore que le vôtre. Surtout (c'est la grâce suprême !) vous vous rapprocherez ainsi de celui qui est le grand Consolateur, précisément parce qu'il a souffert plus que personne, notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ.

IV

Ceci nous amène à la dernière question que nous nous proposons d'aborder, la plus urgente au point de vue pratique. Comment former en nous et comment entretenir cette sympathie si belle, si nécessaire, qui est un caractère universel et sacré de l'humanité? Certes, elle répond à un instinct et à un besoin de nos cœurs; mais elle rencontre dans notre égoïsme naturel un obstacle redoutable et opiniâtre. C'est pourquoi la vraie sympathie, comprise dans toute sa hauteur et dans toute sa profondeur, celle qui est une entière participation aux souffrances de ceux qui pleurent et une consécration à leur service, est un don et une grâce de Dieu. Pour nous l'apprendre et pour nous la communiquer, mes frères, Dieu nous a fait connaître sa sympathie pour l'homme. Elle éclate dans tout le cours de ses révélations, sans préjudice de son horreur pour le mal et des châtiments qu'il inflige au pécheur. Le comble et le miracle de cette sympathie divine, c'est le don que Dieu nous a fait de son Fils unique. La sympathie nous paraît d'autant plus admirable que la distance est plus grande entre celui qui l'éprouve et celui qui en est l'objet. Que dire donc de celle du Fils de Dieu entrant dans la misère et dans l'humiliation

de notre race coupable ? Il n'a vu dans sa grandeur divine qu'un motif et qu'un moyen de se donner et de s'unir plus complètement à nous. Plus il était élevé, plus il s'est abaissé ; plus grande était la gloire qu'il possédait, plus humble a été la forme de serviteur qu'il a revêtu ; plus il était heureux, plus il a pleuré avec nous ; plus il était saint, plus il a porté nos péchés. C'est à lui plus qu'à aucun autre qu'on peut appliquer le mot du poète : « Tu fus homme, on le sent à tes pleurs. » Mais c'est trop peu de dire qu'il a pleuré avec ceux qui pleurent : il a porté nos douleurs, non pas autant, mais plus que nous-mêmes ; il a senti le poids du péché plus que ne l'a fait aucun pécheur ; il a goûté l'amertume de la mort plus que ne l'a fait aucun mortel. Aussi sa sympathie a-t-elle une efficacité absolument incomparable ; elle est rédemptrice. Par l'acte d'amour qu'il a accompli, par la souffrance d'amour qu'il a supportée, il a fait notre paix avec Dieu. Il nous a apporté du ciel le pardon de nos péchés et le don de la vie éternelle, qu'il a scellés de son sang, puis manifestés et confirmés par sa résurrection.

Et nous, qu'avons-nous maintenant à faire ? Avant tout, nous approprier cette sympathie de notre Sauveur, nous reposer sur sa grâce, nous décharger sur lui de notre fardeau ; puis, comme lui et après lui, porter les fardeaux de nos frères. Puisque Jésus-Christ nous a sauvés, travaillons au

salut de ceux qui ne le connaissent pas ; puisqu'il console efficacement nos peines par l'assurance de l'amour du Père et par l'espérance de la vie éternelle, efforçons-nous de consoler les autres ; puisqu'il adoucit les larmes que nous coûtent nos douleurs et nos deuils, en attendant qu'il les essuie pour toujours, pleurons avec ceux qui pleurent. Le jour où tous les chrétiens se consacreront à cette mission d'amour, l'amour de Dieu, si lamentablement obscurci aujourd'hui, paraîtra dans son éclat et dans sa puissance, comme plus fort que la haine, plus fort que la guerre, plus fort que le mal, plus fort que la mort. O Dieu, répands ton amour dans nos cœurs par ton Saint-Esprit !

Amen.

Oratoire, 2 mai 1915.